

ECRITS SUR LA PEINTURE DE MAX EYROLLE

Fait le lundi 27 janvier 2014

EXPOSITION DE PEINTURE
DU MARDI 4 MARS AU 4 AVRIL 2014



Jour de fête - peinture à l'huile - 129 x 88 cm - 2011

Est-ce un homme ? Il dort. Enveloppé dans un cocon. Je sais où nous sommes. Nous sommes dans la mer Égée. Au loin les grands fonds. Obscurs. Vivants. Lumineux pour ceux qui savent. Les trières ont coulé. Avec les rameurs. Squelettes enchevêtrés aux algues. Longtemps. Dans le creux des orbites, le souvenir de la guerre. La victoire de Salamine - l'île d'Ajax. Des paillettes d'or accrochées aux organes. Secs comme des coques. L'huile d'olive et l'argile. Des poissons vont. Des poissons voguent avec le courant sous-marin. Au loin. Une lumière. Pure. Céleste. Nuageuse. Bleue. Égéenne. Elle ouvre les grands fonds. Les rend calmes. Et dociles. Le jour se lève. Ou la nuit de pleine lune. C'est indécidable. Une brise légère souffle dans notre œil et nous dit où regarder. Le nageur passe. Il fonce. Doucement comme une torpille. Est-ce un homme ? Ulysse s'approchant d'Ithaque ? Est-ce Homère quittant le monde grec ? Ou bien sous un autre angle, le plongeur de la fresque ? Est-ce un homme ? Il nage comme un poisson. Un homme-barque. Il flotte. Son visage est d'argile pure. Ses cheveux. Sa barbe. Longtemps mêlée aux algues. Des récifs. Des hachures. Une amphore. On dirait qu'il a sur la tête un casque d'hoplite. Il pousse. Et nage sans effort. Pousse loin devant les éléments qui le bercent. L'onde est calme. Il fait nuit. Bientôt jour. Ou l'inverse. La mort ne fut pas très violente. Le tissu des vêtements n'est pas même abîmé. Cet homme avance. Les bras le long du corps. Comme la navette du tisserand. Il tisse une toile bleue de nuit. Un être étincelant. Sa tête est la proue. Il est le navire. Le navire étincelant. De chair humaine. Elle pourrait servir de krill aux poissons. Le jour se lève. Ou la nuit. C'est indécis dans notre œil qui délire. Tantôt c'est un homme. Tantôt le sac de toile qui l'emporte. Nous ne savons plus. Si c'est jour de paix. Ou de guerre. Jour de vie ou passage de l'autre côté. Si quelqu'un viendra chercher le corps. Ou s'il erre comme une âme en manque du pays. Comme je n'en sais rien, je m'approche. Les couleurs ont changé. Dans un vague remous de sombre et de clair. Elles miroitent davantage. Dans la pleine lune qui se cache et lézarde l'eau salée. Tout tremble. Avec douceur. Tout avance. Avec douceur. Tout tient ensemble. Les effluves. Les êtres fantômes. Un vent léger déplace les lignes de force. Cette mutation est continue quoique invisible. Cet homme qui se noie n'a plus ni mains ni pieds. Il est dans un linge. Comme au moment du Naître. Il est dans un linge qui brille avec des fils d'or. Pas de cassure. Pas de rupture. Quelque chose dans cette œuvre circule. De l'horizon aux courbes du noyé. Des courbes du noyé à cette lune derrière les nuages. Qui se lève ou se couche. On ne sait toujours pas. Non. Pas de coupure nette au moment du dernier bain. Pas de blessure apparente. Pas de témoins non plus. Il n'y a personne. Personne d'autre que solitude approchant. Baignant le corps splendide. Ici. Pas de cadavre. Pas de corps en décomposition. Juste l'éternité d'un flottement. Entre et entre. Tous les entre-deux qu'on projette dans une vie d'homme. Je m'approche. Je regarde. J'entends les clapotis. Les rouleaux. La grande lessive de sel. Tout ça en même temps. J'entends – et je vois. Ce que je vois est net, à la fois trouble. Et flou. Je ne sais plus où nous sommes, lui et moi. Nous avançons en même temps. Dans un même courant. Nous faisons la nage. Il lui faudrait un nom. Ses limbes sont les miens : mon chagrin est consolé

Marie-Noëlle Agniau
(écrivain et poète)

le 29 décembre 2013 / 2 janvier 2014

En voyant les nouvelles toiles de Max Eyrolle, je songe à Saint-Pol-Roux, à son texte « Le Fol », paru, peut-être, dans *La Rose et les épines du chemin* : « Près d'un champ de lin en fleur, sur un tronc mort, je découvris, vêtu de sac, pieds nus, l'air d'un naufragé de la Vie, l'haleine en va-et-vient de scie, un homme aux regards vers ailleurs. » C'était à l'aube d'un siècle nouveau, comme nous sommes aujourd'hui à l'aube d'un siècle nouveau. Max Eyrolle peint lui aussi des formes allongées qui captent la lumière et pourraient être des troncs morts ou des naufragés de la Vie, comme le sont les femmes suicidées auxquelles songe parfois l'artiste lorsqu'il contemple les étangs, dans le souvenir d'une Ophélie bercée par la clarté de la lune. Naufragé de la vie comme le fut Ulysse que l'on imagine, dans l'un des tableaux, échoué sur une plage où l'attendent des sortilèges : corps allongé, semble-t-il, dans la lueur dorée d'un matin, dans l'infinité des gris satinés à force de couches épaisses.

Coulures de couleurs, abstraction qui confine cependant à la figuration, formes ébauchées, maîtrise constante de la lumière, la peinture de Max Eyrolle laisse place à l'imaginaire de celui qui la regarde, elle ouvre sur les champs possibles de la poésie, sur le rêve éveillé. Ces corps doucement étendus ne sont peut-être, après tout, que des troncs emportés par une rivière et laissés là sur la grève : traces sombres, parfois, qu'approcheront sans bruit les loutres lorsque nous partirons. J'y vois encore les bois flottés, drossés sur la côte par l'action du vent, des courants ou des marées, car les gris du peintre sont peut-être moins calmes qu'il n'y paraît : et s'ils étaient, sans même qu'il le sache lui-même, des gris atlantiques ? Une peinture d'embruns, alors, de mouettes et de grande liberté salée.

Travail admirable du peintre et du poète à l'écoute des vents, des brises, des vagues, des secrets liquides – Moesta et errabunda... et si la peinture de Max Eyrolle aidait à exorciser toutes les suffocations pour ouvrir sur « un autre océan où la splendeur éclate » comme l'envisageait Baudelaire ? Et si – spectateurs xylophages – nous cherchions à abolir les sortilèges dangereux de nos existences, à redonner vie aux arbres déracinés, à relever les corps allongés, pour retrouver des temps heureux enfouis sous les épaisses couches qu'étala le pinceau ou le couteau ?

Laurent Bourdelas
(écrivain, historien, poète et critique radiophonique)
mardi 3 décembre 2013

Quand toutes les voix se sont tues, quand tous les bruits ont disparus, quand la vie elle-même n'est plus là, alors commence la peinture.

Cette mise en forme de la mémoire et du silence à coups de couteaux, de pincesaux, d'huile est la compagne de ces nuits tourmentées. Il faut rendre au soleil sa part d'ombre et de folie.

Il faut avancer et traîner ses cadavres dans une lumière plus cruelle que nos histoires. Et il y a quelque chose de chevaleresque dans ce combat perdu d'avance puisque le tableau est toujours devant, loin, presque immatériel. Et il me revient cette phrase de Villon «frères humains qui après nous vivez, n'ayez les cœurs contre nous endurcis». Car il est dur d'attendre l'aube muette comme l'attend un coquelicot, les pétales froissés vers le ciel, humble serviteur. Voilà, oui, c'est ça les pétales froissés.

Ce soir, en peignant, j'ai senti pour la première fois quelque chose en moi qui vibrerait autrement, un souffle venu d'une crête de vagues que je ne comprenais pas, une grâce subite qui faisait que la distance entre moi et le tableau devenait de plus en plus petite. J'étais le tableau même, matière vivante qui bougeait sans cesse les contours de mon âme. Et je pensais subitement à une notion de bonheur sortie des décombres de ma vie : une présente certitude qui crispait mes doigts et qui faisait glisser les couleurs sur le corps de la toile. Mon petit atelier devenait de plus en plus grand et des passants inquiets se pressaient sur les murs. C'était une sensation bizarre d'être si nu dans ma robe de chambre stupide et d'être si loin, là bas, dans les formes d'une vie où se tendaient des tissus inconnus, des mélanges justes et des gris parfaits. On pouvait presque dire que des anges tenaient mes couteaux et mes pinceaux dans un ballet abstrait baigné par la lumière. C'était une sensation semblable que j'avais éprouvé quelquefois en écoutant la nuit le cri des oies de passage, en renversant dans l'herbe d'un pré un visage tant aimé, à frotter un galet contre ma joue d'enfant. Et le tableau avançait dans la nuit, comme une barque morte embarquant des étoiles.

Le silence de mes doigts a étiré sans fin des couleurs, des formes et des espaces. J'aime entendre le bruit du temps qui passe au travers de la toile et j'aime voir naître des mondes inconnus qui peu à peu construisent un étranger qui me ressemble...

Le trajet part de l'esprit (ou il configure la chose qu'il veut dire ou faire) et ce trajet va passer de l'esprit au concret c'est à dire à la matière. Et c'est là que pour moi se pose la question essentielle de ce trajet : quel est le pouvoir réel de la matière ? En quoi la matière peut dire à l'esprit qu'il se trompe ? Que ce projet là est vide ou plein ? Que renvoie-t-il au juste ? Et c'est ce va et vient incessant entre l'esprit et la matière qui crée la notion de tremblement. Et c'est bien là le cœur du sujet. La matière tremble, l'esprit tremble, l'être tout entier tremble. Car fondamentalement, il ne sait pas. Il est seul(e) dans sa folie. Et souvent la raison tente de rattraper la folie. L'artiste est devant, dans sa souffrance et son angoisse. Et la nuit passe dans ces allers et retours entre l'esprit et le tremblement. Car une œuvre majeure tremble et fait trembler celui qui la regarde. C'est le point de jonction entre la folie ordinaire et la folie de celui qui fait. Et regarder l'œuvre d'un artiste, au fond, c'est trembler. Quand on regarde le vol d'un oiseau, on ne voit qu'une ligne immobile. Mais si l'œil est proche de l'oiseau, tout tremble, l'air autour de lui, les plumes, et la terre. C'est ce tremblement sourd qui est en nous qui fait tout l'art, qui s'affranchit de la pesanteur de l'existence, qui entre au plus profond de la matière pendant que l'esprit regarde et ne peut intervenir sur ce qui se fait.

Max Eyrolle

A ceux qui en doutaient encore Max Eyrolle prouve ici qu'il est le type qui peint debout sur un fil. C'est à l'endroit précis où les rêves embrassent le réel que se tient son pinceau. Pour nous, un trait, tout juste un murmure qui se perd entre les plumes d'un oreiller. Mais un pays, son peuple, ses coutumes et ses vastes plaines pour Max Eyrolle.

Entre les barreaux d'un lit d'enfant, l'étreinte d'un couple englobé de tendresse, c'est le blanc, la lumière qui semble tantôt jaillir des profondeurs ou tomber du ciel. A tel point en fait, qu'il serait facile d'imaginer que ce drôle de bonhomme a la tête à l'envers. Si vous étiez de ceux là, et si par impossible vous veniez, en contemplant la série blanche, à vous dire que monsieur Eyrolle est à l'envers du monde, je vous invite à levez le nez au ciel, à vérifier qu'il est bien le ciel et que ce ne sont pas vos pieds qui sont à l'envers.

Plus qu'une série blanche, c'est un album de famille, l'ADN Eyrolle que livre ici le peintre. Et quelle belle vérité que celle qui vous éclate au visage. Ainsi donc, si son théâtre est un mensonge qui dit la vérité, sa peinture, elle, atteint là une honnêteté vibrante, presque déconcertante qui ne souffre aucun truchement et se suffit à elle-même. Finit l'abîme des « pourquoi », c'est de lui que parle désormais Max Eyrolle dans cette série du silence, sereine, comme apaisée, sans fioriture, ni violence, mais pleine, ronde et entière, charnelle, féminine ; Oui : Maternelle. Parenthèse enveloppante où se love la certitude des « parce que ».

Julie Carnis
(journaliste)

Il faut entrer à Port-Dieu par effraction. Se laisser glisser doucement dans le blanc d'une innocence perdue. Parfois, le bleu éclot, quand on ne l'attend plus, pour se noyer très vite dans le gris, comme un souvenir dont on ne voudrait plus. Parfois, l'audace d'un trait strie l'espace, comme un cri. Parfois encore, la blancheur s'irise d'une tache jaune, et des silhouettes s'estompent dans le gris bleuté pour se réfugier dans le blanc d'avant, d'avant la naissance, d'avant la vie fracassée. On meurt d'une overdose de blancheur. Et c'est si douloureux et si doux à la fois que l'on n'en finit pas de se perdre, jusqu'au vertige, dans ce dédale où des formes évanescentes, anges ou démons, hantent les solitudes de nos rêves naufragés...

Danièle RESTOIN
(Présidente de Mémoire à Vif)

Je me souviens de ce qu'écrivait René Char dans *Lettera amorosa* : « Je voudrais glisser dans une forêt où les plantes se refermeraient et s'étreindraient derrière nous, forêt nombre de fois centenaire, mais elle reste à semer. »

Je me dis que cette forêt, Max Eyrolle l'a justement semée à travers ses toiles, qu'elle y a poussée, dense, sombre et lumineuse à la fois. Forêt de signes, de symboles, de couleurs, de matière, à travers laquelle il entraîne désormais ceux qui voient ses toiles. Un univers habité, des peintures d'écrivain, des toiles d'homme qui connaît l'homme mais s'interroge – entre abstrait et ébauche d'un figuratif qui dit le flou de l'existence.

Après le gris de l'autobus où s'alignent des silhouettes diluées, assises les unes derrière les autres dans l'anonymat, après le désordre urbain qui assombrit peut-être les coeurs, il faut savoir revenir à l'essentiel : la porte de grange, la croix – celles que Max Eyrolle connut enfant en Corrèze, du côté de Port-Dieu, en ces temps archaïques de l'individu et du Limousin, celles qu'il croise et touche aujourd'hui en Aubrac, sa finis terra si bien chantée dans ses livres, qui nourrit de son épaisseur sauvage ses toiles qui émeuvent comme des blessures.

Des tableaux que l'on aimerait toucher du doigt pour se pénétrer encore plus de leur importance et de leur consistance. Une épaisseur de terre et de boue originelle, qui se colore parfois du rouge des coquelicots ou du jaune d'un orage. A travers la fenêtre, par-delà les gris et les noirs qui donnent l'impression d'être mouvants, on devine une profondeur ponctuée de discrètes taches de couleur ouvrant sur l'imaginaire : rayons de soleil, peut-être échelle ou – qui sait ? – jupe d'une fille... Je songe ici à Miquel Barcelo, à Antoni Tapies, à d'autres peintres et poètes profonds des sud lointains, qui savent que la tragédie se joue au soleil depuis Sophocle. Les toiles qu'il propose sont aussi en mouvement – comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement avec un metteur en scène et un amateur éclairé de danse contemporaine ? On aurait envie de lui affirmer ce que la grande poétesse russe Marina Tsvétaïeva écrivit, je crois, à Iouri Ivask : « Vos songes sont d'une justesse effarante ».

Allant du concret vers l'abstrait, Max Eyrolle, nous dit l'homme, comme embarqué dans une fragile nef des fous, prêt au naufrage et à la dilution : le ciel est blanc et la lutte avec l'ange s'y déroule sans doute. Le peintre envisage encore la (sa) disparition, s'apercevant que le rocher au milieu de la rivière de l'adolescence n'est plus accessible, qu'il est devenu une île inatteignable, qu'il est le bloc mêlé de la jeunesse enfuie et du passé enfoui.

René Char écrit encore : « Après le vent c'était toujours plus beau, bien que la douleur de la nature continuât. » C'est bien cela, ici aussi : le vent a soufflé, la douleur a persisté – et la beauté aussi.

Laurent Bourdelas
(écrivain, historien, poète et critique radiophonique)